le fermier ; je vous respecte et vous vénère, vous le savez, mais je ne pourrais vous écouter.

— Pourquoi ? demanda le prêtre.

— Parce que dans quelques jours il y aura trois ans, monsieur le recteur, que je quittais Plougastel joyeux et dispos, car il y avait quatre mois que je n'avais vu les miens... Oh ! voyez-vous, monsieur l'abbé, tout est encore présent à ma mémoire comme si cela venait d'arriver. Je me faisais fête d'embrasser ma femme et ma fille Catherine ; j'avais vu Jeanne chez son oncle à Quimper ; Séverin était resté, lui, auprès de M. de Frotté, et, content et fier du gars, je me réjouissais d'avance de répéter à sa mère les bonnes paroles que M. de Frotté et M. de La Nougarède avaient dites pour lui. J'avais fait la guerre depuis quatre mois, j'avais été blessé, j'avais manqué mourir... aussi, comme je pressais ma jument pour revenir à la ferme... Nous étions alors à Landudic, car depuis qu'on se battait, nous avions abandonné la ferme du Crozon...

— Il faisait presque nuit quand je quittai Plougastel, et nuit complète lorsque j'entrai dans les bruyères de Saint-Germain. Je me hâtai, car j'avais appris à Quimper qu'une colonne de bleus était allée jusqu'à Pont-Croix, et je craignais de la rencontrer à son retour.

— Enfin je quitte les bruyères, je gravis la côte, et je m'arrête en poussant un cri... Une grande clarté régnait dans la campagne, des flammes montaient vers le ciel, des tourbillons de fumée roulaient emportés par le vent... Ma forme brûlait !

— Je m'élançai... Quand j'arrivai, il était trop tard ! Catherine gisait dans un champ, inanimée, à demi folle. Ma femme était morte, ma ferme pillée, mes bestiaux et mes chevaux enlevés ; tous ceux de mes serviteurs qui avaient échappé à la tuerie étaient en fuite.

— Les bleus étaient passés à Landudic.

— Le lendemain je conduisais en terre sainte le corps de ma pauvre défunte, et sur sa tombe encore ouverte je jurais une haine éternelle aux bleus...

— Ce fut alors que je vins à Crozon avec mes enfants, continua Yvanec, et qu'à la cause du roi je mêlai désormais la mienne. Comprenez-vous, monsieur le recteur, pourquoi, si vous me parliez de clémence, je ne pourrais vous entendre ?

L'abbé Bernier étouffa un soupir en levant les yeux au ciel. Les paysans, qui peu à peu s'étaient rapprochés et, formant cercle autour du fermier, avaient pris à son récit l'intérêt le plus vif, faisaient entendre de menaçants murmures, la main crispée sur la crosse de leur fusil. L'abbé fit signe qu'il allait parler : le silence se rétablit ; mais au moment où il entr'ouvrait les lèvres, le son d'une corne de pasteur retentit dans la nuit.

— Va voir ! dit vivement Yvanec à Séverin.

Le jeune homme s'élança dans les genêts, tous attendirent avec anxiété ; le cri de la chouette arriva doucement jusqu'au carrefour.

— Ce sont des amis, dit Yvanec.

Au même instant, Séverin accourait.

— Des nouvelles de Miélette ! s'écria-t-il d'une voix hâlante.

— Qui les apporte ? demanda le fermier.

— Pierre le Gury ?

— Et Miélette ?

— Il est mort !... dit une voix rude.

Un homme aux cheveux épars, à la barbe inculte, aux vêtements en lambeaux, venait de s'élançer à la suite de Séverin. Cet homme, dont l'âge était fort difficile à établir, semblait en proie à la surexcitation la plus grande ; ses yeux étaient injectés de sang, la sueur ruisselait de son front et ses dents se serrèrent sous ses lèvres crispées.

Il portait dans sa ceinture de cuir la lame nue d'un sabre, un pistolet, et sur l'épaule un fusil de chasse d'énorme calibre et richement ciselé.

A la vue de cet homme, un frémissement avait parcouru les rangs des paysans, et tous s'étaient rapprochés mus par une même émotion.

— Miélette est mort ? répéta Yvanec.

— Oui, dit le nouveau venu.

— Et les gars ?

— Tous tués... J'ai seul échappé.

Un long murmure accueillit ces paroles.

— Tués tous !... où cela ? demanda Séverin.

— Dans le clocher de Tréhu, répondit Pierre le Gury, il y a deux jours. Voilà comment ça s'est fait ; écoutez, les gars, pour que vous puissiez ensuite mieux venger Miélette.

— Nous venions de quitter Daoulas où nous avions vu les amis, et nous remontions vers Saint-Trégonnec pour tâcher de rallier les gars de M. de Cadoudal, quand un matin nous arrivâmes à Tréhu par les genêts. Nous trouvons le village en épouvante et en confusion. Les femmes s'enfuyaient en emportant les enfants, les hommes s'efforçaient d'entraîner les bestiaux vers les fourrés ; les vieillards sauvaient les reliques et les trésors... Une douzaine de gars bien armés étaient seuls à l'entrée du village.

— Au loin, on apercevait un grand nuage de poussière qui montait vers le ciel.

— Les bleus ! les bleus ! criaient ceux de Tréhu.

— Miélette s'élança ; ceux de Tréhu, en nous voyant, poussent des cris de joie. On s'informe, et nous apprenons que Cadoudal est au placis de Sizun avec douze cents gars, les blessés, les femmes et les prêtres ; que les bleus ont eu vent de cette nouvelle, et que toute la garnison du camp de Saint-Marc vient de prendre les armes et de courir subitement sur le placis.

— Ils étaient là plus de deux mille bleus. Miélette voit tout de suite la chose, et nous rassemblant vivement :

— Il faut faire prévenir Cadoudal, crie-t-il, et lui donner le temps de sauver les femmes et les blessés.

— Oui ! oui ! crient tous les autres.

— Alors Miélette envoie un homme de Tréhu au général, et, tandis que les femmes, les enfants et les vieillards se sauvaient dans les genêts, nous revenons dans le village. Avec ceux de Tréhu, nous étions quarante-deux.

— Il n'y avait pas d'autre route pour les bleus que celle traversant Tréhu. Nous nous barricadons devant et nous attendons.

— Les bleus arrivent et le feu commence.

— Jusqu'au dernier ! que criait Miélette qui était partout.

— Nous tenions bon, et les bleus, qui n'avaient pas de canon, montent à l'assaut de notre barricade. Enfin nous ne sommes plus que douze... Tous les autres étaient morts ou mourants... Les bleus allaient nous passer sur le corps.

— Au clocher ! que cria encore Miélette.

— Pendant que nous nous élançons sur l'échelle, nous perdons encore deux hommes, et nous arrivons dix dans le clocher ; alors nous renversons l'échelle et nous chargeons nos fusils.

Un frémissement des auditeurs interrompit le chouan.

— Après, après ? dit Séverin.

— Miélette nous fait boucher la porte avec des poutres, et nous nous établissons aux fenêtres comme à des meurtrières, poursuit Pierre le Gury.

— Alors les bleus reviennent, et nous tirons... Tous ceux qui arrivent tombent morts, car leurs balles s'aplatissaient sur les murailles, et les nôtres portaient à coup sûr. A chaque coup qui abattait un homme, on criait :

— Voilà pour les femmes fusillées à Plougastel ! Voilà pour les enfants égorgés à la Beltière ! voilà pour les maisons brûlées au Plessis, au Cormier, aux Bretèches, à la Vérouillère...

— Et les soldats tombaient, et bientôt les alentours du clocher furent couverts de cadavres...

— Les bleus reculèrent.

— Vive le roi !... cria Miélette.

— Et nous attachons un mouchoir blanc à un bâton que nous hissons en haut du clocher, en guise de drapeau.

— Les bleus avaient cessé le feu, ils s'étaient repliés, quand les voilà qui reviennent, poussant devant eux une grande charrette de paille et de fagots. Et ils se tenaient à l'abri derrière cette charrette comme derrière un parapet.